Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

Numéro d'inventaire : 1980.00025.63
Type de document : image imprimée
Éditeur : Pellerin et Cie (Epinal)
Imprimeur : Pellerin et Cie
Période de création : 4e quart 19e siècle
Date de création : 1875 (vers)
Inscriptions :
• nom d'illustrateur inscrit : Pacher
• numéro : 11
Description : Planche comportant une grande image (190 x 332) en couleurs.
Mesures : hauteur : 280 mm ; largeur : 378 mm
Notes : Image représentant un homme à terre, le crédit, tué par quatre hommes, les mauvais payeurs (dont un musicien, un soldat, et un peintre). En dessous, une chanson sur la mort du crédit.
Mots-clés : Images d'Epinal
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1
Mention d'illustration
ill. en coul.

CRÉDIT EST MORT, LES MAUVAIS PAYEURS L'ONT TUÉ. 11.

Imp. Lith. Pellerin et Cie à Epinal.

P. V. Propriété des Editeurs. (Déposé.)

CHANSON
SUR LA MORT DE CRÉDIT.

Air : *L'argent est un Dieu sur terre.*

Sans argent dans ce bas monde,
On ne sait que devenir ;
On crie, on tempête, on gronde,
On n'a que du déplaisir :
Du bon sens on n'a pas l'ombre,
On reste tout interdit ;
On a l'air rêveur et sombre,
Quand on demande du crédit.

Au boulanger je m'adresse,
Ayant besoin de secours,
Prêt à tomber en faiblesse,
Je jeûnais depuis deux jours ;
Le mot de crédit j'annonce,
Pour un seul petit pain blanc ;
Hélas ! il me fit réponse :
Monsieur, il faut de l'argent,

Je m'en fus chez la bouchère
Pour avoir un pot-au-feu,
Je lui fis, d'un air sincère,
De mon triste sort l'aveu ;
Son air dur me déconforte ;
Elle me dit brusquement :
Croyez-moi, gagnez la porte,
Point de viande sans argent.

J'étais on ne peut plus triste,
Je porte d'abord mes pas
Chez mon voisin l'aubergiste,
Croyant faire un bon repas ;
Je lui dépeins ma misère,
Au même instant il me dit :
J'en suis bien fâché, mon frère,
Mais je ne fais pas crédit.

Je faisais triste figure,
Je marchais presque nu-pieds,
Ayant besoin de chaussure,
Je fus chez mon cordonnier ;
Faites-moi crédit, Jérôme,
Pour quinze jours seulement ;
Pour des souliers, mon brave homme,
Je n'en vends qu'argent comptant.

Hélas ! j'étais dans la crotte,
Bien accablé de douleur,
Tout transi de froid je trotte
Chez un honnête tailleur :
J'ai besoin, dans ma misère,
De veste, culotte, habit ;
Tremblez, me dit-il, mon frère,
Car je ne fais pas crédit.

J'avais une barbe noire,
Qu'on apercevait de loin,
Je fus, qui pourrait le croire !
Chez le perruquier du coin :
Rasez-moi, monsieur Gandache,
Je paierai samedi.
Non, je ne puis, maître Eustache,
Raser personne à crédit.

Pour avoir une chemise,
Un col et un mouchoir blanc,
Je m'en fus chez la Denise,
Ce fut inutilement ;
Plus maligne qu'un vieux singe,
Dit-elle, c'est un abus,
Non, sans argent point de linge,
De crédit je n'en fais plus.

Je m'en retournai bien vite,
Quoiqu'ayant bon appétit,
Et Je regagnai mon gîte
Je me jetai sur mon lit ;
Sitôt on frappe à ma porte :
J'ouvre, dans le même instant,
C'est le facteur qui m'apporte
Une lettre et le port franc.

Sitôt j'en fis la lecture ;
Que je fus joyeux d'abord
De voir, dans cette écriture,
Du changement dans mon sort :
C'était un riche héritage,
D'un de mes proches parents,
Qui m'a laissé pour partage
Plus de trente mille francs.

Le facteur me fut propice
Et me prêta deux louis ;
Après un si bon office,
Je partis pour mon pays.
J'ai reçu ladite somme,
Je pourrai, sans contredit,
Passer pour un honnête homme,
Ne demandant plus à crédit.